

Repenser la fête

Marie-Cécile GUHL *

La fête ne semble guère d'actualité dans le contexte de "sinistrose" que nous vivons. Cependant, c'est bien dans ce contexte qu'elle peut jouer sa fonction dionysiaque principale : la subversion de l'ordre en place. La fête est donc à réinventer, même dans le cadre de l'éclatement en micro-fêtes et surtout dans celui de l'interpénétration des groupes culturels.

Le recul de la fête ?

La fête ne semble guère d'actualité en 1996. Soyons explicites : qu'on ouvre son journal le matin ou son poste de télévision le soir, rien ne porte à l'effervescence joyeuse de l'âme individuelle, et partant de l'âme sociale. Guerres déclarées et récurrentes de par le monde, conflits explicites ou larvés à différents niveaux de la société dans laquelle nous vivons, énorme réalité menaçante du chômage, répercussions économiques massives, impuissance des politiques, bref, on pourrait faire défiler tous les objets/sujets de la "sinistrose" qui frappe nos concitoyens et leur coupent les ailes de l'enthousiasme. Nous n'en sommes là qu'au contexte politico-économico-social, et presque au niveau des banalités de comptoir. Il n'en reste pas moins que nous baignons tous, bel et bien, dans ce bouillon délétère. A ce contexte, il faut ajouter des conditions défavorables qui atteignent profondément et de plein fouet les individus, à savoir l'effondrement des cadres religieux, politiques, et familiaux qui constituaient bien tout le versant institutionnel de la fête. Donc, que l'on se tourne du côté des motivations profondes ou des cadres institutionnels, tout ce qui contribue à l'essence de la fête est corrodé, miné par la dissolution des éléments mêmes qui la fondent.

Face à une telle situation, comment l'individu réagit-il ? Sans doute par un individualisme renforcé, — non pas un véritable individualisme de pensée dans la plupart des cas —, mais par le repli sur soi tout en se mettant à distance "dans ses pantoufles" — quand il en a ! — ou dans la marginalité, l'exclusion, et les comporte-

ments "border line", lorsque la situation est vraiment critique. Pour le "pantouflard", — ce qui est sans doute le cas de bon nombre de français moyens —, la sacro-sainte communication médiatique vient se substituer à la communion festive : télévision, vidéo, informatique à tout va, et le nouveau dieu Internet, monopolisent et polarisent attention et énergie. Le vivre ensemble se passe par écrans interposés, et la fête, comme bien d'autres types de comportements, tend à se vivre "par procuration". Le "faire la fête" est programmé le samedi soir sur telle ou telle chaîne de télévision, qui s'évertue à grands frais, et à coup de grimaces, à "amuser la galerie". Cependant, la fête traditionnelle est loin d'être exclue par notre société contemporaine qui a bien trouvé le moyen de la récupérer à son profit. La fête s'affiche même bruyamment à travers l'animation bien orchestrée des puissances commerciales. La scansion des fêtes chrétiennes continue à rythmer le temps collectif, mais tend à désertier les "sacrés parvis" réservés à un petit nombre de fidèles. C'est au niveau de la publicité et de la dépense purement commerciale que cela se joue. Rythme d'ailleurs décalé artificiellement où la nécessité de penser déjà à Noël, — et d'y penser de façon mercantile —, nous est subliminalement imposé depuis la Toussaint, et où l'effervescence gourmande de Pâques s'annonce dès le début du Carême... Imposition commerciale, extérieure apparemment, mais qui agit insidieusement comme une contrainte quasi culpabilisante. La fête se vit alors comme une pression, une de plus dans un monde par ailleurs de plus en plus contraignant. Situation paradoxale quand on sait que cette pression s'exerce sur un tissu social désagrégé qui n'intègre plus le rythme

* Centre de Recherche Imaginaire et Création (CRIC), Université de Chambéry.

profond de ces fêtes. Cela peut aboutir parfois à un rejet de la fête, dont la seule perspective déclenche angoisse et amertume.

Un fait social total

Ce recul de la fête comme comportement dans la société contemporaine va de pair avec un certain tassement de la théorisation relative à la fête. Il n'est certainement pas fortuit que l'épanouissement de l'intérêt anthropologique et sociologique pour la fête se soit produit depuis la fin des années 60 et dans les années qui ont suivi, à un moment où les conduites sociales remettaient en cause les institutions et aspiraient à une spontanéité créatrice dont la redécouverte et la réactualisation des comportements festifs faisaient partie intégrante. La fête, activité sociale paradoxale, qui dans le même temps est le produit de continuités, de renversements et de ruptures, ou bien d'instauration d'un ordre social, avait une forte connivence avec l'esprit du temps. Parallèlement la pensée poursuivait son chemin et tendait à établir une grande théorie de la fête. Grande théorie de la fête qui va équivaloir à rechercher un type idéal de la fête. C'est la voie phénoménologique qui va ouvrir et instaurer cette théorisation. Un Van der Leuw, un Dumézil, un Eliade, et surtout un Caillois vont fixer une qualité essentielle de la fête, à savoir celui d' "excès permis, voire ordonné", de "violation solennelle d'une prohibition", classant définitivement la fête dans le "sacré de transgression". A noter que ces idées étaient en germe chez Durkheim (dans Les Formes élémentaires de la vie religieuse) pour qui le trait caractéristique de la fête est le rassemblement massif, générateur d'exaltation. Fonction récréative et libératoire qui sera formulée de façon précise par Freud en 1913 dans Totem et tabou.

Aux dimensions du désordre et de la fusion dans une immense fraternité bien repérées par les auteurs précédemment cités, s'adjoint l'articulation du mythe et du rite mise en valeur par Hubert et Mauss. Et alors fortement souligné un temps mythique, en quelque sorte intemporel, qui vient s'incarner dans la fête. D'où l'accent mis sur le caractère régénérateur de la fête. La fête idéale des temps primitifs joue dès lors, dans les imaginations, le rôle d'un mythe d'origine des fêtes, aspect sur le-

quel Eliade a beaucoup insisté. Mais toute fête n'émarge pas à la fête idéale symbolisée par le Nouvel An babylonien, et en dépit du désir, somme toute structuraliste, de rapporter le complexe à des structures simples et généralisables, et aussi d'une vieille aspiration essentialiste, la fête ne se laisse sans doute pas ramener à l'unicité. Au contraire, une observation plus fine menée avec un empirisme bien tempéré montre que les contenus et les intentions qui président aux fêtes sont des plus variables. C'est donc par un autre biais qu'il faut tenter de la définir. Nous n'avons ni le loisir, ni l'ambition de nous lancer ici dans une définition exhaustive de la fête, non plus qu'en déployer une typologie. Nous nous bornerons à poser quelques jalons

La fête permet une régulation socialement positive de cette essentielle capacité à l'excès qui caractérise l'homo sapiens.

qualitatifs qui permettent de cerner ce "fait social total" qu'est la fête. La fête, genre mixte, comme l'avait déjà bien pressenti Durkheim, allie cérémonie et festivité, cérémonie et divertissement. De plus, elle met en oeuvre une spontanéité individuelle ou collective s'appuyant sur une coutume plus ou moins institutionnalisée. La fête apparaît donc bien d'emblée, objectivement comme institution génératrice de spontanéité. Enfin, n'oublions pas le fondamental caractère symbolique de la fête. On fête toujours quelque chose, même si l'objet est futile en apparence. Ce qui veut dire que l'affectivité prend le dessus dans une nébuleuse expressive où la part proprement signifiante peut, à la limite, devenir simple prétexte. L'on arrive ainsi à la définition de la fête énoncée par F.A. Isambert : "célébration symbolique d'un objet (événement, homme ou dieu, phénomène cosmique, etc.) en un temps consacré à une multiplicité d'activités collectives à fonction expressive". Une telle définition ne vise plus à établir un type idéal de la fête, mais recouvre une pluralité de fêtes typiques. Nous n'irons pas plus loin dans ces remarques quelque peu "savantes" sur la nature des fêtes. Nous en reviendrons à l'expérience présente à la fois dans ses

pratiques et dans la réflexion qu'elles induisent.

Les fêtes ont de tout temps existé. L'on pourrait dire qu'elles sont le propre de l'homme social. Alors peut-on concevoir que notre société contemporaine échappe à la règle, ce qui serait fort inquiétant ?... Car il y a une nécessité régulatrice de la fête dont je soulignerai trois grands aspects :

1. le dionysiaque inhérent au genre humain, c'est-à-dire tout ce qui touche à la sphère de l'excès, au dépassement du donné primordial, à ce qui vient ainsi subvertir l'ordre en place. La fête permet une régulation et utilisation socialement

positive de cette essentielle capacité à l'excès qui caractérise l'homo sapiens.

2. les valeurs de l'effervescence du vivre ensemble qui sont, en fait, une

humanisation affective du dionysiaque brut, et qui confortent le lien social.

3. la célébration symbolique, indispensable à l'équilibre psychique collectif.

Pour ces trois grandes raisons — on pourrait sans doute en trouver d'autres — on est en droit d'affirmer une nécessité de la fête qui traduit la bonne santé sociale et symbolique d'une société à un moment donné.

Réinventer la fête

Alors quel avenir pour la fête compte tenu du tableau assez noir brossé au départ ? D'abord faire tout de même confiance aux sociétés humaines qui, par un subtil mouvement de balancier ont toujours su, et sauront encore — tout au moins espérons-le ardemment ! —, trouver des rééquilibrages et des régulations, parfois contre toute espérance. D'où viendra ce rééquilibre entre les impositions socio-économiques et la spontanéité créatrice de l'homme social ? Nul ne le sait à l'heure qu'il est, et on ne saurait être prophète en la matière. Toutefois, tout laisse à penser que l'on s'oriente vers un éclatement de la

fête traditionnelle en micro-fêtes plus individuelles, où la part de la spontanéité créatrice de l'individu ou du petit groupe est, et sera, dominante. Et dans le cadre d'une presse qui se consacre à l'immigration, on ne saurait négliger ce qui ressort de l'interpénétration des cultures, et de l'ouverture réciproque à l'autre, de la compréhension de ce qui est, de quelque façon, différent de soi, tout en étant, d'une autre façon, proche de soi. L'homme reste l'homme, d'où qu'il vienne. Dans ce rapprochement intelligent et vigilant, — et pas seulement "bien pensant" —, des cultures, la fête a certainement son rôle à jouer en permettant une connaissance du vivre ensemble et des supports symboliques qu'ils véhiculent d'une communauté différente de la sienne propre, en suscitant

une participation effective à l'effervescence sociale du voisin côtoyé, mais souvent méconnu. Tout en ne perdant pas de vue, sous peine d'utopie, qu'il ne peut y avoir fusion ni assimilation totale sous risque de domination, et donc de négation destructrice de l'une ou l'autre des parties en présence. Mais il n'est pas interdit de rêver à l'émergence de nouvelles fêtes, transculturelles pour ainsi dire, qui se donneraient des signifiants symboliques surplombants, et qui permettraient de célébrer ensemble et de jouir des joies du cœur humain. Oui, aujourd'hui, la fête est à réinventer. Alors n'hésitons pas à faire confiance au dieu qui la gouverne, à l'immense talent novateur de Dionysos ! ■

PETITE HISTOIRE D'UNE FÊTE INTERCULTURELLE ...

Entretien avec Lourdes BURLAT, Coordinatrice de l'ADATE à Vienne.

A Vienne (Isère) depuis deux ans, le 21 Juin, jour de la Fête de la Musique, est l'occasion d'une Fête Interculturelle dans le quartier "Vallée de Gère". Petite histoire...

"Tout a commencé par le constat qu'il existait de nombreux intervenants sur ce quartier, mais qui n'avaient pas l'habitude de travailler ensemble. Quelques-uns ont donc essayé de mobiliser les autres afin de mettre nos capacités en commun. Après avoir listé les différents partenaires du quartier, une première réunion a eu lieu en Janvier 1995, et il est apparu qu'il existait le désir de faire quelque chose ensemble. Après mobilisation de tous les partenaires sociaux, les associations communautaires, etc., le collectif "Vallée de Gère" est né.

En fait, on s'est rendu compte que malgré les problèmes de chacun, les gens aimaient se retrouver pour faire la fête, et l'idée est née d'utiliser la fête comme support pour une première action commune. En effet, la fête permet de rassembler tout le monde et de se connaître. Toutes les cultures aiment la fête, c'est donc un prétexte extraordinaire pour faciliter les échanges, entre les habitants, les associations, les partenaires sociaux... Ensuite, comme la Fête de la Musique est très dynamique à Vienne, mais qu'elle a lieu uniquement au centre ville, l'idée est venue de se rattacher à cette date-là.

Finalement, une grande partie du travail de mise en relation des partenaires se fait au cours de la préparation de la fête, et cette période est aussi riche de rencontres que la fête elle-même. La préparation a aussi été l'occasion d'organiser les réunions à tour de rôle dans les locaux de chacun. Par exemple quand la réunion a eu lieu à l'association des Travailleurs Turcs, ils nous ont fait visiter la Mosquée, ils nous ont expliqué l'histoire du lieu, la signification des sourates du Coran inscrites au mur,... Et pareil pour chaque association : le thé chez les Turcs, le Porto chez les Portugais, les gâteaux chez les Marocains,... bref, chacun a accueilli le collectif avec chaleur.

Maintenant, le travail ensemble est plus facile, les gens se parlent, et le collectif "Vallée de Gère" fonctionne toute l'année. On peut donc passer à une autre étape du travail, au-delà de la fête, pour aborder les problèmes du quotidien, le quartier, l'accompagnement scolaire,..." A suivre ! ■

Propos recueillis par Anne LE BALLE

Le collectif "Vallée de Gère" regroupe les associations et partenaires suivants : A.A.V.D.A.S.E., A.D.A.T.E., A.S.S.F.A.M., Assistantes Sociales de quartiers (D.I.S.S.), Associations Espagnole, Marocaine, Portugaise, Turque, District Urbain de l'Agglomération Viennoise, Club Léo Lagrange, Foyer de Jeunes travailleurs, Halte Garderie "Petit Martin", Maison des Jeunes et de la Culture, Maison de Quartier Saint Martin (OPAC), et Ville de Vienne (Service Jeunesse Animation).